

Guénon et Evola, la question gibeline

<http://viraeternus.hautetfort.com/archive/2010/10/30/guenon-et-evola-la-question-gibeline.html>



David Gattegno, Guénon, Qui suis-je?,

L'essentiel du débat repose sur la primauté du sacerdoce par rapport à la royauté.

Celle-ci est clairement exposée par René Guénon, tandis que Julius Evola avance des considérations plus nuancées qui, si elles ne déniaient nullement la prééminence du spirituel, ne l'envisage pas comme étant invariablement l'apanage du prêtre.

Evola et Guénon s'accordent sur le point d'une origine ; là, Autorité Spirituelle et pouvoir temporel se trouvaient confondus ; par la perte du principe commun, sacerdoce et royauté ont été dissociés.

Pour Evola, il peut parfaitement se produire que le pôle spirituel soit occupé par la fonction royale ; pour Guénon, cette possibilité implique, alors, que le Roi est Prêtre.

Si bien que les nuances apportées initialement par Evola, subitement, se trouvent l'être par Guénon.

Quoi qu'il en soit, de l'aveu même d'Evola, René Guénon eut une influence déterminante sur son développement.

Cependant, Evola ne joua jamais quelque rôle que ce soit sur l'«évolution» de la pensée de Guénon.

S'il arrive que l'on parvienne à concilier les positions apparemment antithétiques des deux hommes, ce sera toujours, en dernière analyse, dans le sens exposé par Guénon, sans que, pour autant, elles puissent réellement infirmer celles d'Evola.

Pierre Pascal rapporte une déclaration de Julius Evola selon laquelle il aurait «adapté» au domaine de l'Action la doctrine exposée par René Guénon...

En tout état de cause, indiscutablement, Evola eut une pensée en évolution, ce qui ne faut aucunement le cas pour Guénon, sauf sur des «points de détail» liés à la plus banale information.

René Guénon s'est inscrit dans le cadre d'une fonction qui aurait été la sienne, et dont il aurait, en quelque sorte, reçu la mission.

Julius Evola, lui, relève d'une dimension «tragique», portée davantage à une opération d'érosion de l'individualité par des exercices périlleux qu'à celui de l'effacement accordé comme une grâce par une «influence non humaine».

Par les fondements sur lesquels il repose, Guénon échappe à toute considération individuelle ; Julius Evola est engagé dans l'individualité (la notion d'«équation personnelle» en atteste), sans doute, mais il y échappe tout autant que René Guénon, par la nature « impersonnelle » des conséquences qui en découlent.

D'où cette idée d'impersonnalité active.

Ces « conséquences » apparaissent-elles à tous les yeux ? Certainement non.

Exactement comme ne peuvent pas clairement apparaître les lois de conséquence entre le Guénon « métaphysicien » et le veuf éploré, réduit à l'état de « loque » [sic], observé avec étonnement par le Dr Tony Grangier.

Julius Evola a engagé sa vie de manière manifeste ; René Guénon a également engagé sa vie, mais de façon non manifeste.

Seuls, des proches ont pu observer ceci ou cela chez lui, à telle ou telle autre occasion.

Chez Evola, les occasions d'observation sont constantes, parce que son ordre d'expression y est étroitement associé et, surtout, qu'il a le mandat « impersonnel » de donner à observer personnellement ; René Guénon, lui, a reçu le mandat « personnel » d'exposer impersonnellement.

Toutefois, il serait erroné de les envisager conjointement comme les deux expressions séparées du Principe, pour ce motif surexcellent que le symbole des faits ne nous montre pas plus un Evola « guerrier » qu'un Guénon « prêtre ».

La fonction de Guénon n'est en rien « sacerdotale », que dût-il en coûter aux pseudo-sacerdotes prétendument « habilités », et celle d'Evola en rien « guerrière », que dût-il en coûter aux petits soldats improvisés dans sa « mouvance ».

Il n'y a pas de Guelfe ou de Gibelin que la documentation historique nous permettrait de faire ressortir de l'un et de l'autre, parce qu'aucun n'est réductible à une vision globalement déterminante des choses.

Ceux que l'on appellera « disciples » de l'un comme de l'autre, commettent l'erreur de se discipliner en fonction de chacun, en sorte de se donner un semblant d'excellence, ou d'existence, à leurs propres yeux.

Or, il s'agit, justement, de ne plus avoir d'yeux qui nous soient propres.

Bien illustre deviendrait l'homme qui saurait s'affranchir de la crème ou du barattement pour obtenir le beurre, mais il n'en serait pas beurre pour autant.

Les conséquences doctrinales sont exactement similaires ici et là, voilà le seul point de comparaison.

Pour le reste, il n'est pas question d'établir une commune mesure pour évaluer les deux hommes, les opposer, les distinguer ou les associer.

Ils se sont rencontrés, exactement comme deux parallèles le peuvent, à condition qu'elles regardent de côté.

Les titres des leurs deux ouvrages se regardent, en tant que, « de côté », chacun toise le monde moderne ; mais, si l'un pose un œil critique, l'autre adopte une attitude révoltée.

Chacun instrumente, selon ses « dons » instrumentaux. Ici, « quelqu'un » a donné (Hindou, Asiate...), là : personne.

Le mystère de tel don, ne saurait expliquer le mystère de tel autre, ni l'exclure...